CD événement, critique. CECILIA BARTOLI / VIVALDI II (Decca)



CD événement, critique. CECILIA BARTOLI / VIVALDI II (Decca). 20 ans après son premier album, légendaire, historique, dédié à la furià du Pretre Rosso, **Antonio Vivaldi le Vénitien** (maître de choeur à l'Ospedale de la Pietà), « La » Bartoli, mezzo romaine à l'agilité expressive irrésistible, récidive et publie en novembre 2018, un second opus VIVALDI, avec ensemble sur instruments d'époque. En 2018, ce nouveau cycle d'inédits et de perles lyriques oubliées, accomplit-il un second prodige ? Va-t-il susciter le même engouement (et les mêmes ventes, historiques en 1999 : 700 000 exemplaires alors achetés) ?

LIRE notre **dépêche annonçant les projets cd de Cecilia Bartoli dont ce nouvel album VIVALDI 2018**
http://www.classiquenews.com/cd-decca-news-les-3-nouveaux-cd-de-cecilia-bartoli-rossini-camarena-vivaldi-ii/

En moins d'une heure, le nouveau cd collectionne les arias vivaldiens, avec fureur et virtuosité, ou intériorité et pudeur, selon la règle souveraine des contrastes. On note moins d'airs de pure bravoura, démontrant l'énergique coloratoura dont Bartoli est devenue un emblème contemporain en particulier dans le répertoire baroque… et jusqu'au bel canto bellinien.

LIRE notre article « **premières impressions du cd VIVALDI / BARTOLI 2018 » (6 nov 2018)**
http://www.classiquenews.com/cd-evenement-premieres-impressions-bartoli-vivaldi-ii-decca/



La diva en 2018 prolonge les qualités de 1999 : une sorte de souplesse surexpressive qui par la force des choses est devenue naturelle, tel un ruban vocal à la fois martelé et suave. Ainsi comme nous l'avions déjà observé dès début novembre (premières impressions du cd VIVALDI / BARTOLI 2018), la mezzo déploie une belle diversité de nuances propres à l'articulation et à la caractérisation de chaque : comme l'écrivait le 6 novembre 2018 notre rédacteur **Lucas Irom** : « D'emblée, en ouverture l'air agité du début de ce programme proclame sans fioritures ni hésitation la furià assumée de la partition, – cordes fouettées comme une crême liquide et souple ; voix très incarnée et engagée, laquelle a certes perdu de son élasticité comparée à 1999, avec des aigus parfois courts, mais dont l'économie des moyens (intelligence expressive) et la gestion de la ligne expressive architecturent le premier air de **Zanaida (Argippo : « Selento ancora il fulmine »)** avec un brio franc, naturel, contrasté et vivace, riche en vertiges et accents mordants dans la première section ; alanguis et murmurés dans la centrale, exprimant jusqu'à la hargne voire la frénésie hallucinée de cet appel à la vengeance. Plus loin, **l'air de Caio d'Ottone in villa (1713** : un ouvrage traversé par un souffle pastorale inédit) qui exprime la blessure d'un coeur trahi face à la cruauté de son aimée, est abordé avec une infinie tendresse, aux lignes amples et fluides ; la couleur vocale d'une torpeur triste

mais ardente est idéalement soutenue, avec un éclairage intérieur qui renseigne tout à fait la douleur presque lacrymale du cœur en souffrance. Qui a dit que Vivaldi n'était que virtuosité mécanique ? C'est un peintre du coeur humain parmi le splus inspirés… autant que BACH ou Haendel. Cecilia Bartoli enflamme les esprits dans le registre cantabile, ici suivant les pas du castrat créateur Bartolomeo Bartoli.

BARTOLI 2018
Une voix qui s'est durcie et resserrée, avec des aigus durs, mais…

Des phrasés toujours aussi magiciens

Parmi les arias les plus longs sélectionnés par Cecilia Bartoli, celui avec violon solo obligé, **l'air de Persée : « Sovente il sole » (Andromeda liberata)** demeure le clou de ce programme riche en contrastes et ferveur dramatique. La mezzo démontre sa maîtrise du cantabile rond et sombre, capable aussi d'une puissance émotionnelle inouïe, car Vivaldi, invente ici un chant traversé par le souffle de la nature, évoquant orage et tumulte mais aussi célébrant le mystère du

sublime naturel. Dans cette analogie entre le cœur qui désire et se passionne, et la contemplation de la nature changeante, miroitante, naît un sentiment déjà … romantique. La justesse de l'écriture vivaldienne, ses accents et mélodies proche du caractère à la fois contemplatif et tendre du texte, ont un impact singulier. D'autant que soucieuse de l'énoncé du verbe, dont elle fait une véritable poésie chantante, la diva éclaire chaque section de la partition avec une sensibilité là encore introspective qui convainc totalement.
Dommage à notre avis que les instrumentistes autour d'elle ne partagent pas telle vision de l'implication et des couleurs du sentiment. Seule réserve dans cette collection d'incarnations très réussies. Car ce que Bartoli sait exprimer est moins l'éclatante et mécanique technicité virtuose, que l'introspection d'un Vivaldi… préromantique ? Voilà qui ne manque pas de saveur… »

Nous n'en dirons pas davantage, sauf évidemment, une maîtrise intacte malgré l'oeuvre des années (20 ans ont passé) dans l'émission des phrasés (toujours très convaincants) révélant un souci délectable du texte. La couleur et le caractère de chaque situation sont idéalement compris et magnifiquement incarnés. Brava signora Bartoli.

CD événement, critique. CECILIA BARTOLI / VIVALDI II (1 cd Decca – 58 mn).



Détail du programme :

Argippo, RV 697
1 « Se lento ancora il fulmine », Zanaida

Orlando furioso, RV 728
2 « Sol da te, mio dolce amore », Ruggiero

Orlando furioso RV Anh. 84 (version 1713-1714, attribuée à Ristori)
3 « Ah fuggi rapido », Astolfo

Il Giustino, RV 717
4 « Vedrò con mio diletto », Anastasio

La Silvia, RV 734
5 « Quell’augellin che canta », Silvia

Ottone in villa, RV 729
6 « Leggi almeno, tiranna infedele », Caio

La Verità in cimento, RV 739
7 « Solo quella guancia bella », Rosane

Andromeda liberata, RV Anh. 117
8 « Sovvente il sole », Perseo

Tito Manlio, RV 738
9 « Combatta un gentil cor », Lucio

Catone in Utica, RV 705
10 « Se mai senti spirarti sul volto », Cesare

Cecilia Bartoli, mezzo-soprano
Ensemble Matheus / Jean-Christophe Spinosi, direction musicale

1 CD Decca 2018
58mn

CD, critique. YUJA WANG : The BERLIN RECITAL (1 cd DG Deutsche Grammophon).



CD, critique. YUJA WANG : The BERLIN RECITAL (1 cd DG Deutsche Grammophon). Virtuose, la pianiste chinoise Yuja Wang l'est incontestablement. Dès le martial et très affirmé premier Prélude du programme (Opus 23 n°5), la vitalité et l'ancrage du jeu dans le clavier sont convicancants. Ensuite dans les deux suivants, plus flottants voire évanescents, entre l'ombre et la pénombre, les doigts peinent à suggérer, à exprimer l'inquiétude sourde qui soustend le texte. Le dernier opus 32 n°10, résolument introspectif et mélancolique, osons dire que l'interprète martèle ses forte d'une égale manière, carillonnant certes mais n'atteignant pas à cette matière sonore en incandescence, imaginée par le très inquiet Rachma, russe déraciné et toujours nostalgique de la terre natale. Le jeu perd le fil, les doigts se précipitent manquant réellement de nuances et de construction. On ne sait guère où souhaite nous mener la pianiste. **Rachmaninov** et son mystère lui échappent.

La matière plus abstraite encore de **la Sonate de Scriabine (n°10 opus 70**, plus de 11 mn), qui passe et traverse d'un univers mental et spirituel à l'autre, en une instabilité elle aussi permanente, mais plus interrogative que vraiment

inquiète, manque de ductilité nuancée, de velours caressant. Tout est joué net, vif, nerveux, précis certes, mais avec linéarité trop manifeste. Pas assez de suggestion.

Evidemment le relief percussif et rythmique des **3 Ligeti** (surtout le premier « Touches bloquées »), lui va nettement mieux, car ici il n'y a pas vraiment d'enjeu expressif, mais une scansion répétitive (les glissandi miroitants de « Vertige ») qui menace l'équilibre et la structure temporelle comme le cadre du développement formel. Mais l'expressivité toujours trop clairement démonstrative finit par …fatiguer. Dommage.

Immatérielle et elle aussi abstraite mais sans enjeu spirituel comme celle de Scriabine, **la Sonate n°8 de Prokofiev**, dès l'Andante dolce, pourtant développée, manque réellement de nuance, d'arrières plans, d'ombres. La pianiste semble y trouver un jeu pour faire briller sa digitalité experte (main gauche), mais… creuse. Déception. Ce récital à Berlin n'a pas répondu à nos attentes. Yuja Wang a-t-elle raison de poursuivre dans le répertoire russe ainsi privilégié ? On préfère nettement ce que réalise en poète et en narrateur habité voire halluciné, son confrère également chez DG Deutsche Grammophon, Daniil Trifonov, autrement plus riche, allusif, subtil.

CD, critique. YUJA WANG : The BERLIN RECITAL (1 cd DG Deutsche Grammophon).

TARARE de SALIERI



VERSAILLES, Opéra royal, le 22 nov 18. SALIERI : TARARE, 1787. Rendons à César…. C'est **Jean-Claude Malgoire** qui le premier – comme souvent, c'est intéressé à la partition de l'opéra de Salieri Tarare, conte philosophique et ouvrage le plus imprégné de l'idéal des Lumières : le livret il est vrai, est le seul texte pour l'opéra signé de Beaumarchais. Il existe un remarquable DVD de l'interprétation du chef hélas décédé, approche étonnamment réussie réalisé en … 1988 (et dans le cadre du festival de Schwetzinger). Dans la forme, l'objet est inclassable : à la fois tragédie en musique (restituant la tradition antérieurement illustrée par Lully et Rameau) et aussi comédie satirique : les écrivains de la fin des années 1780, maniant avec génie, la double langue, tissée de références en échos aux remous de l'époque pré révolutionnaire. Le spectacle est complet comprenant 5 actes, Prologue et grand divertissement dansé. En 2018 c'est l'excellent ténor français Cyrille Dubois qui suit le sillon de l'éloquence élégantissime et surtout intelligible d'Howard Crook chez Malgoire, qui incarne les aspirations à la lumière du prince Tarare.

Antonio Salieri (1750-1825) : Tarare

Opéra en cinq actes sur un livret de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, créé en 1787 à Paris.

Versailles, jeudi 22 nov 2018
Opéra royal à 20h
3h30 mn, 1 entracte inclus
RÉSERVER
https://www.chateauversailles-spectacles.fr/programmation/salieri-tarare_e1993

Cyrille Dubois, Tarare
Karine Deshayes, Astasie
Jean-Sébastien Bou, Atar
Judith van Wanroij, La Nature/Spinette
Enguerrand de Hys, Calpigi
Tassis Christoyannis, Arthénée/Le Génie du Feu
Jérôme Boutillier, Urson/Un Esclave/Un Prêtre
Philippe-Nicolas, Martin Altamort/Un Paysan/Un Eunuque
Les Chantres du Centre de musique baroque de Versailles (Direction : Olivier Schneebeli)

Les Talens lyriques (Ch Rousset, dir)

PARIS, PASSION SALIERI (1787)… Quoiqu'on en dise, mai quand même d'un génie moindre que celui de son « rival » Mozart »,

Salieri eut cependant son heure de gloire et un statut plus qu'enviable… Il devient compositeur officiel à Vienne, car il est italien et plutôt doué, « dauphin » de Gluck, joué et estimé partout en Europe, … c'est peut-être moins par ses opéras récemment remontés (Les Danaïdes, d'abord commandé à Gluck puis confié à son meilleur élève), que ses buffas délicieux (le récent par DHM), que le tempérament de Salieri pour le théâtre s'affirme le mieux. Or, inclassable, fruit de la maturité, TARARE fait partie de ses joyaux méconnus qui pourraient inscrire l'auteur au nombre des meilleurs dramaturges de son temps.
Les Danaïdes (1784) ont révélé aux parisiens l'écriture de Salieri, qui devient du jour au lendemain, un compositeur à la mode, adulé (et récompensé) par Marie-Antoinette, heureuse de célébré après son cher Gluck (qui fut son maître de musique à Vienne) un nouveau compositeur « viennois ».
Le cas de TARARE est significatif, de la passion des parisiens pour l'opéra ; de l'engouement récent pour Salieri. Beaumarchais, auteur du livret, sut orchestrer une campagne de publicité admirable, suscitant l'intérêt quasi hystérique pour le nouvel ouvrage de Salieri qu'il commença de composer en 1787. Résultat : 400 gardes furent nécessaires pour maîtriser l'affluence de la première en 1787 ! A la fois turquerie orientaliste et satire en règle contre le pouvoir despotique (très habilement déguisé selon l'intelligence de Beaumarchais), TARARE resta à l'affiche durablement, assurant à l'Opéra de belles recettes. Sur le plan littéraire et philosophique comme musical et dramatique, l'ouvrage est une pièce maîtresse de l'époque des Lumières.
Salieri et Da Ponte refondirent l'œuvre pour une version italienne, Axur, Re d'Ormuz créée à Vienne pour l'empereur en 1788, et qui fit le tour du monde, de la Russie au Brésil…
Un général martyrisé par le Sultan se voit défendu par le peuple puis choisi par lui pour être roi : les germes de la Révolution à venir, infiltrent toute l'édifice lyrique conçu par les visionnaires Beaumarchais et Salieri : ainsi y sont prophétisées la fin et la chute de Louis XVI et Bonaparte ! En

phase avec son époque et les aspirations démocratiques de la nation, Beaumarchais reprit son Tarare, devenu emblème de la liberté contre l'oppression, et à l'occasion des événements commandés pour la Fête de la Fédération, en 1790 à Paris, il élabora un acte final complémentaire créant ainsi « Le Couronnement de Tarare », promis à un nouveau succès populaire.

CD, critique. KORNGOLD, ZEMLINSKY : Trio (Stefan Zweig Trio, ARS Produktion, mai 2018)



CD, critique. KORNGOLD, ZEMLINSKY : Trio (Stefan Zweig Trio, ARS Produktion, mai 2018). On ne saura assez souligner le redoutable défi que représente **le Trio du très jeune Korngold**, dont la précocité n'égale qu'un seul avant lui : Mozart. D'ailleurs le Viennois partageait avec le Salzbourgeois, le même prénom, « Amadeus ». C'est essentiellement dans les passages très contrastés du second mouvement « *Scherzo / Allegro* » que les instrumentistes (jeunes) s'en tirent le mieux, exprimant ce caractère de caprice détaché, cette humeur burlesque et fantasque qui ressemble tant à la versatilité bavaroise et néoviennoise d'un … Richard Strauss. Le **Trio Stefan Zweig** a fait ses débuts à Vienne en 2012, ville où il s'est naturellement créé (et qui justifie le choix des oeuvres ici)… saluons le courage malgré leur faible expérience d'aborder deux oeuvres qui réclament finesse voire subtilité, maîtrise alogique et hypersensibilité expressive. L'élan, la passion, l'extase et sa parodie immédiate, les vertiges nés d'une hypersensibilité éperdue, ces allers retours permanents qui semblent faire la critique du style romantique et néobaroque (un point qui a permis au génie straussien de briller spécifiquement) composent le terreau du style si virtuose et éclectique parfois déconcertant de Korngold, Mozart du XXè, précoce et hyper doué … à l'opéra (Somptueuse, sensuelle et vénéneuse partition de **La ville morte / Die Töte Stadt**) et donc en musique de chambre … comme l'atteste cet éblouissant **Trio Opus 1** conçue en 1909 / 1910, (dédié à son cher « papa »), véritable synthèse de toute l'histoire romantique viennoise.

KORNGOLD, MOZART ART NOUVEAU



Si l'on manque parfois ici de séduction au 3è degré, de nuances infimes et ténues (certes si difficiles à obtenir), le mouvement III : Larghetto, fait valoir le sens de la respiration et de la ligne, donc de la profondeur et d'une nouvelle *gravitas*, assez délectable. C'est moins Strauss que Wagner et ses climats suspendus qui paraissent en filigrane, un sentiment d'extase encore mais inquiet et interrogatif. Ainsi se précise dans sa clarté raffinée et presque énigmatique (selon les interprètes), la passion de Korngold, singulière, à la fois classique et harmoniquement consciente des avancées de la seconde école de Vienne (Berg, Schoenberg…) ; une passion marquée par la pudeur et l'hypersensibilité qui font de son écriture le legs le plus impressionnant et le plus bouleversant après Brahms. D'ailleurs Korngold naît l'année de la mort de Johannes, 1897. On sait la précocité du jeune Wolfgang capable d'écrire entre autres son premier opéra Apollo et Hyacinthus à seulement 11 ans ! Même précocité pour Korngold à Vienne, qui élabore son Trio pour piano à …13 ans, avec une sensibilité qui égale selon nous le jeune Strauss, en raffinement, dramatisme, richesse poétique, exigence agogique… un défi pour les instrumentistes. Les trois musiciens savent en effet comprendre la très fine structure de l'opus, faussement

interrompu et séquentiel, en réalité, architecturé par une constellation de micro épisodes, ayant chacun leur pulsion et couleur propre, que le geste instrumental doit unifier, rendre cohérent, envelopper. Ce qui est réalisé ici avec un panache, une imagination, réels. Le génie mordant, syncopé, délirant, lumineux, d'un Korngold frappé préadolescent par la grâce de la justesse et de la profondeur, se révèle dans cette lecture très fouillée, certes encore perfectible mais plus qu'attachante.

Chez Zemlinsky, auteur contemporain de la Secession Viennoise de 1897, – contemporain aussi de l'avènement du chef Gustav Mahler à l'Opéra de Vienne-, l'emprise de Brahms est nettement durable, plus présente encore que chez le jeune Korngold. Il est vrai que Zemlinsky fut très marqué par sa rencontre avec Johannes lors du Concours auquel il se présenta en 1896 et pour lequel en hommage à son modèle, il écrivit un **Trio pour clarinette**, claire référence à l'oeuvre de Brahms (Trio opus 114). Le Trio ici transcrit pour violon, violoncelle et piano est l'œuvre d'un compositeur jeune mais mûr (25 ans), beaucoup moins audacieux et imaginatif que peut l'être Korngold lorsqu'il écrit son propre Trio de 1909.



Moins sollicités en microclimats et volubilité versatile, les instrumentistes du Stefan Zweig Trio relève les défis d'une partition qui impose surtout un climat presque pesant et étouffant du fait de sa richesse harmonique. Brahmsien certes, **Zemlinsky** sait alléger en synthèse et en classicisme, la pâte émotionnelle. Son sentiment est plus équilibré et donc peut-être moins ambivalent que celle de son maître.

En témoigne l'admirable mouvement central (Andante, de presque 9 mn) dont l'éloquencee est celle d'une âme aussi ardente que pudique… égalant l'effusion ineffable de Brahms lui-même. Zemlinsky s'est montré digne de l'intérêt que lui manifesta le

grand Johannes. Bouleversant. Très bon récital, défendu par de jeunes et solides instrumentistes. **CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2018.**

Présentation en allemand par l'éditeur ARS Produktion

Stefan Zweig Trio – Korngold, Zemlinsky

Mit den Klaviertrios von Alexander Zemlinsky (1871-1942) und Erich Wolfgang Korngold (1897-1957), in den Jahren 1896 und 1909/10 entstanden, vereint diese SACD Kompositionen, die – passend zur Wende vom 19. zum 20. Jahrhundert – Rückschau und Ausblick vereinen.
Das Stefan Zweig Trio wurde 2012 von Sibila Konstantinova (Klavier), Kei Shirai (Violine) und Tristan Cornut (Violoncello) in Wien gegründet. Seine an bedeutenden europäischen Musikuniversitäten ausgebildeten Mitglieder gingen als Preisträger aus wichtigen internationalen Wettbewerben wie dem Internationalen Wettbewerb der ARD München, der Melbourne International Chamber Music Competition und der Sendai International Music Competition hervor. 2013 erreichten die Musiker gemeinsam das Semifinale des Münchener ARD-Wettbewerbs, 2015 gewannen sie den Ersten Preis und den Publikumspreis beim Internationalen Joseph Haydn Kammermusikwettbewerb in Wien. Wichtige künstlerische Impulse erhielt das Ensemble durch Johannes Meissl, Avedis Kouyoumdjian und Hatto Beyerle im Rahmen der European Chamber Music Academy (ECMA).

2015 gab das Stefan Zweig Trio sein Debut in der Wigmore Hall London, 2016 tratt es zum ersten Mal im Gläsernen Saal des Musikvereins Wien auf.
Mit der Wahl des Wiener Schriftstellers Stefan Zweig zum Namenspatron ihres Ensembles bringen die drei Musiker zugleich ihre Affinität zur hiesigen Musiktradition und ihr künstlerisches Credo in Anlehnung an das charakter- und gefühlvolle Werk des Schriftstellers zum Ausdruck.
SITE SOURCE :
http://www.ars-produktion.de

Programme :

Erich Wolfgang Korngold (1897–1957)
Trio für Klavier, Violine und Violoncello op. 1 D-Dur
1 I Allegro non troppo, con espressione | 10 : 44
2 II Scherzo. Allegro | 6 : 59
3 III Larghetto. Sehr langsam | 7 : 14
4 III Finale. Allegro molto energico | 7 : 40

Alexander Zemlinsky (1871–1942)
Trio fÜr Klavier, Violine und Violoncello op. 3 d-moll
7 I Allegro ma non troppo | 12 : 56
8 II Andante | 8 : 54
9 III Allegro | 5 : 29

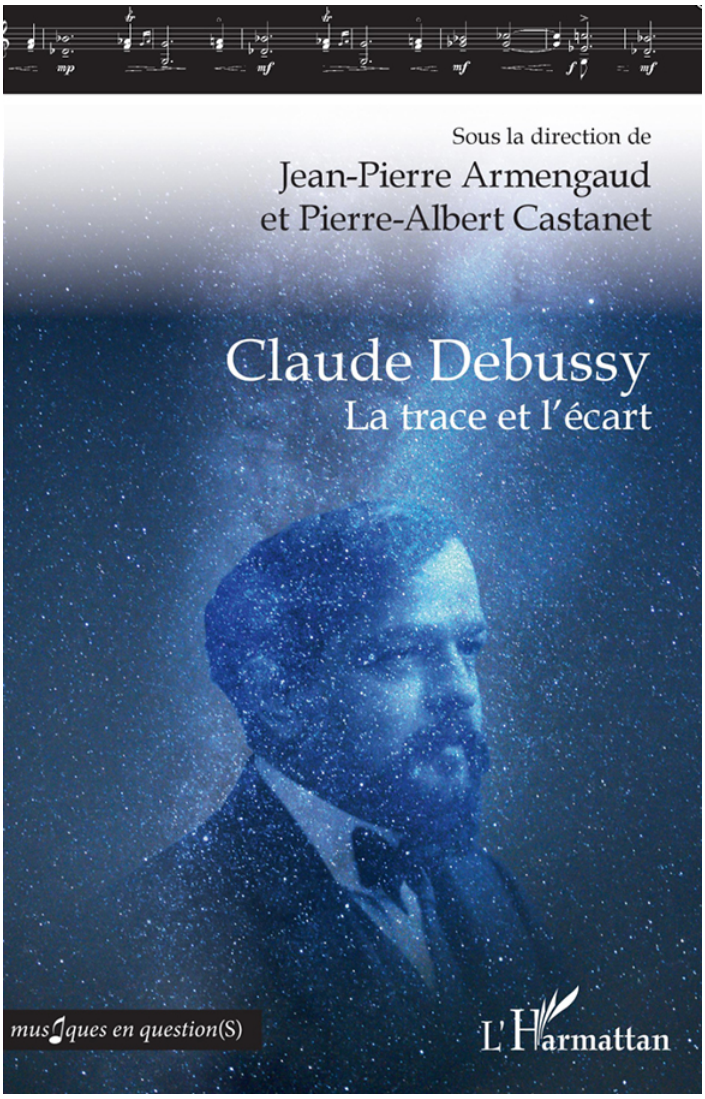
LIRE la présentation du cd des TRIOS de Korngold et Zemlinsky / par le Trio Stefan Zweig sur le site de l'éditeur ARS Produktion

_____

AGENDA, concerts à venir : les 3 instrumentistes du TRIO Stefan ZWEIG joueront le programme de leur premier disque (Trios de Korngold et Zemlinsky), mercredi 27 février 2019 au KONZERTHAUS BERLIN GER

LIVRE événement, annonce. CLAUDE DEBUSSY : La trace et l'écart (éditions L'Harmattan / nov 2018)

LIVRE événement, annonce. CLAUDE DEBUSSY : La trace et l'écart (éditions L'Harmattan / nov 2018). 2 cd, plusieurs articles et contributions complémentaires font les délices du lecteur de ce livre très opportun sur la question de l'écriture debussyste. Nouvel opus de la collection « Musiques en question(s) » chez L'Harmattan, ce collectif aux regards multiples tourne autour de la question de l'écriture, donc de l'esthétique de Claude Debussy. En termes très accessibles (pour une fois), il y est question de l'immatérialité de l'écriture, ses caractères, son vocabulaire et sa syntaxe, lesquels ont révolutionné la musique du XXè… Si Debussy n'eut pas d'élève à proprement parler, des compositeurs majeurs se sont ensuite emparé de son oeuvre et de son travail, trouvant dans ce terreau visionnaire, un ADN de la modernité qui les ont marqués ou continuent encore de les inspirer : Arthur Lourié, Olivier Messiaen, Giacinto Scelsi, Henri Dutilleux, Toru Takemitsu, Edison Denisov, György Ligeti, João Madureira, Alain Louvié, Thierry Pécou… autant de compositeurs qui sont d'ailleurs au programme des 2 cd complémentaires aux textes.



Parmi les thématiques et sujets développés ici, certains nous paraissent très prometteurs et d'une juste pertinence : Debussy et Dutilleux : « mystères en résonance », Debussy spectral, « Debussy selon Boulez ou M. Croche et son double », Debussy et les compositeurs russes du XXè, « un air d'eau : le

son matière chez debussy et Sciarrino », « Debussy et la musique portugaise pour piano du XXIè », « Le portamento chez Debussy », … sans omettre les commentaires de Jean-Pierre Armengaud concernant des enregistrements récemment édités dans le cadre du centenaire Debussy 2018 : « Diane au bois » et « La Chute de la maison Usher », deux inédits qui méritent en effet d'être présentés, commentés, valorisés en 2018 au moment du Centenaire… lecture hautement recommandée.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur, et présentation de l'auteur : … « *En cette année du 100e anniversaire de la mort de Claude Debussy, ce livre accompagné de 2 CD a l'ambition d'une exploration dans l'univers debussyste sous des angles pluriels, inédits, originaux ou inattendus parfois, sans exclure quelques échappées d'humour faunesque… faites par une pléiade de grands debussystes, chercheurs, professeurs, compositeurs, interprètes. Refusant comme le préconisait Debussy de « démonter les oeuvres comme de curieuses montres », ils ont choisi d'investiguer les traces que la musique de Debussy a laissées chez quelques compositeurs contemporains majeurs.*

Pianiste-concertiste et musicologue, Jean-Pierre Armengaud est professeur émérite de l'Université d'Evry (Paris-Saclay). Il est l'interprète de plusieurs intégrales discographiques dont celle de Debussy et d'un coffret d'inédits chez Warner Music. Ancien responsable de la création musicale à Radio France, il est l'auteur de plusieurs publications dont une biographie sur Erik Satie aux éditions Fayard.□□Compositeur et musicologue, Pierre-Albert Castanet est professeur à l'Université de Rouen Normandie et au CNSM de Paris. Membre titulaire de l'Académie des sciences, belles lettres et arts de Rouen, il est l'auteur de nombreux textes et ouvrages portant notamment sur Scelsi et sur les compositeurs historiques de l'Itinéraire (Grisey, Murail, Dufourt, Levinas, Tessier). »

_____

_____

LIVRE événement, annonce. CLAUDE DEBUSSY : La trace et l'écart (éditions L'Harmattan / novembre 2018)

Broché – format : 15,5 x 24 cm
ISBN : 978-2-343-15634-7 • 3 octobre 2018 • 348 pages
EAN13 : 9782343156347
EAN PDF : 9782140101748

CLIC de CLASSIQUENEWS

Toutes les infos sur le site des éditions L'HARMATTAN
http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=61067

CD, critique. MOZART : Apollo et Hyacinthus (Classical Opera, Ian Page, Signum classics, 2011)



CD, critique. MOZART : Apollo et Hyacinthus (Classical Opera, Ian Page, Signum classics, 2011). Frénétique (post gluckiste), nerveux, sanguin, l'orchestre de **Appolo et Hyacinthus** prolonge la coupe et la syncope du Sturm un drang, tout en révélant déjà la sensibilité émotionnelle du jeune Mozart, ici confronté à l'opéra pour la

première fois, réussit plutôt un ouvrage qui relève du genre oratorio. Commande de l'Université des bénédictins de Salzbourg en **1767**, l'ouvrage est le fruit des réflexions très mures déjà d'un compositeur de 11 ans. D'emblée c'est l'assurance et la tendresse de l'écriture qui force l'admiration (ampleur à la fois noble et profonde du premier choeur « Numen o Latonium », qu'accompagne un orchestre d'un raffinement absolu. L'ouvrage est l'aboutissement d'un travail et d'une conception, prolongement de sa tournée européenne réalisée en 1766, au cours de laquelle le jeune compositeur recueille la riche expérience et le style des contrées traversées. Wolfgand n'en est pas à sa première pièce d'envergure : il a déjà composé « Die Schuldigkeit des ersten Gebots / Le devoir du Premier Ordre » (mars 1767), suivi par la superbe musique de la Grabmusik. Ces premiers accomplissements, séduisants, et profonds – la profondeur si absente chez tous les compositeurs contemporains, fondent sa première notoriété et conduit les autorités de Salzbourg à solliciter le jeune compositeur au milieu des années 1760, alors qu'il est à peine adolescent. Sur le livret du père Widl, Mozart traite de l'amour du dieu Apollon pour le jeune Hyacinthe. Le dieu lui apprend le lancer du disque. Mais à cause de Zéphyr, également amoureux du beau mortel, Hyacinthe reçoit le disque à la tempe et meurt dans les bras d'Apollon, inconsolable. Dans son sang répandu, au sol, émergent bientôt des … iris (et non des jacinthes). Selon les recherches de certains historiens spécialistes de la mythologie, l'amour d'Apollon pour Hyacinthe serait à l'origine des mythes pédérastes en vigueur à Sparte.
Pour rendre le mythe acceptable et hautement moral, Widl modifie la crudité de la légende antique et spartiate, il invente le personnage de Melia (qui devient la soeur de Hyacinthe), laquelle est la jeune femme qu'Apollon souhaite épouser… au grand dam de Zéphyr qui aime aussi la dite Melia; mais après avoir appris que Hyacinthe son frère a été frappé mortellement par le disque d'Apollon, en présence de Zéphyr, la jeune femme exige du dieu qu'il disparaisse. Mais Oebalus,

père de Hyacinthe, recueille avant sa mort, la confession par son fils, que c'est Zéphyr qui l'a tué. Melia, Oebalus souhaitent n'avoir pas offensé Apollon dont la protection est garante de l'harmonie et de la paix du royaume. Finalement, Apollon célèbre la mémoire de Hyacinthe en permettant que paraissent des jacinthes au lieu de sa mort : le dieu peut épouser Mélia.
Ian Page respecte l'histoire et le genèse de l'opéra de Mozart : la juvénilité et cette fraicheur mordante et palpitante qui fut certainement celle à l'oeuvre lors de la création de l'opéra, défendu par plusieurs chanteurs adolescents Mélia, Haycinthe étant incarnés et chantés par de jeunes chanteurs âgés de 15 et 12 ans ! Inimaginable précocité qui en dit long sur la maturité des chanteurs de l'époque. Même le personnage d'Apollo fut créé par une jeune contralto Johann Ernst, alors âgé de 12 ans !
Zazzo incarne idéalement Apollon par son timbre à la fois clair et charnu. **Klara Ek**, une Mélia, ardente, expressive, au relief irrésistible ; **Sophie Bevan**, familière de la troupe réunie par **Ian Page**, un Hyacinthe sensible, tendu, aux arias ductiles, souples ; aux récitatifs, sculptés dans un marbre tendre. D'ailleurs tous les chanteurs défendent cette partition de la jeunesse, habitée par une élégance salzbourgeoise singulière. Même le Zéphyr de **Christopher Ainslie** est d'une rare élégance, soucieuse de l'articulation du texte en latin « Enl duo conspicis » ; même enthousiasme et évaluation positive l'Oebalus (roi de Laconia) de **Andrew Kennedy**, à la musicalité élégantissime (dans la mouvance des Howard Crook, ou John Mark Ansley, ainsi son recitatif remarquable de justesse linguistique (« Quis ergo Natel » qui ouvre le CHORUS ou PARTIE II, puis l'air d'une rare autorité vocale en intonation très juste elle aussi « Ut navis » qui affirme le génie précoce de Wolfgang)… Que dire ensuite du duo Oebalus / Melia : « Natus cadit », marche à deux voix, lacrymale, funèbre, d'une force sincère, qui annonce la gravitas des opéras de la maturité. Le geste du chef, de l'orchestre, des deux chanteurs est des plus convaincants : il

démontre que Wolfgang âgé de 11 ans, préfigure la vérité du Mozart des années 1780.

La caractérisation des personnages, assurant une épaisseur délectable à chaque personnage, la tenue superlative de l'orchestre, vraie instance expressive, nerveuse et élégante, idéalement inspirée par l'esthétique Sturm und Drang… renforcent la qualité et l'apport de cette première. Nul doute, les Britanniques réunis par Ian Page au sein de son collectif Classical Opera assurent aujourd'hui la meilleure offrande mozartienne. Les duos sidérants de justesse et de maturité (Mélia / Apollon : « Discede Crudelis » / puis Eobalus/Melia : « Natus cadit »), témoignent de l'ardente sensiblité du Mozart adolescent, écrivant pour les très jeunes chanteurs de l'Université de Salzbourg. A Ian Page, revient le mérite d'avoir saisi cette couleur spécifique de l'adolescence dans sa lecture en tout point superlative.

_____

_____

CD, critique. MOZART : Apollo et Hyacinthus (Classical Opera, Ian Page, 1 cd Signum classics) – enregistrement réalisé à Londres 2011 – **CLIC de classiquenews de novembre 2018**. EN LIRE PLUS sur le site de CLASSICAL OPERA / THE MOZARTISTS / IAN PAGE

Andrew Kennedy : Oebalus
Klara Ek : Melia
Sophie Bevan: Hyacinthus
Lawrence Zazzo : Apollo
Christopher Ainslie : Zephyrus
CLASSICAL OPERA
Ian Page, direction

DVD, critique. Ballet : La Reine Morte (Kader Belarbi, 2015 – 1 dvd OPUS ARTE)



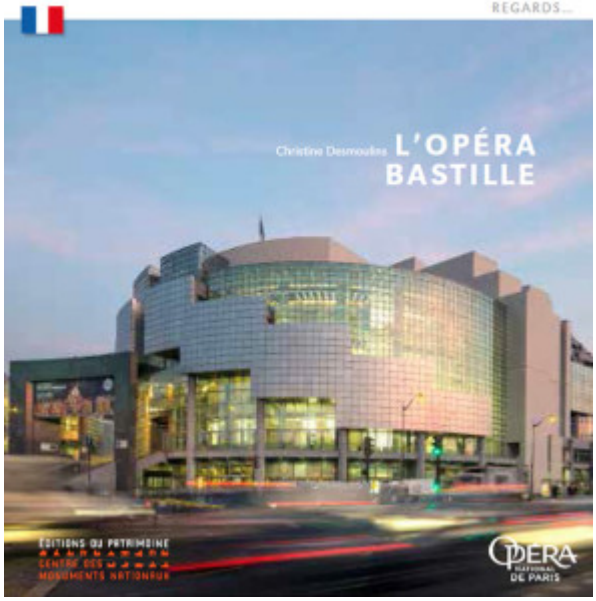
DVD, critique. Ballet : La Reine Morte (Kader Belarbi, 2015 – 1 dvd OPUS ARTE). Le chorégraphe **Kader Belarbi** confirme un vrai talent de dramaturge, capable de construire un drame complet déroulé en une soirée. La Reine morte créée à Toulouse dès 2011, prolonge la réussite de son « Corsaire ». L'ex danseur étoile de l'Opéra de Paris a su affirmer un goût sûr pour la ténèbre, les rôles noirs auxquels il a donné de l'épaisseur (Abderram dans Raymonda). Sur les traces de Montherlant, Belarbi architecte sa narration en cultivant des situations contrastées, des images inoubliables et saisissantes qui illustrent avec éclat et justesse l'exemple de la folie humaine, celle qui manipule, sacrifie l'amour, ambitionne le pouvoir. La folie dans tout son éclat dérisoire et pourtant magnifique : le roi atteint son but mais à quel prix. Belarbi cite tous les poncifs qui ont fait jusque là le souffle des grands ballets romantiques, certains les plus connus et dansés encore aujourd'hui ; scènes collectives de cour dignes de Tchaikovski ; noces de l'ombre (Roméo), … le tout superbement orchestrés et mis en lumière selon une sensibilité et une culture ciselées. C'est à dire idéalement barbare.

Ajoute à cette éloquence du drame sombre, le jeu et les pas de danseurs fins et puissants, chacun dans leur personnage : l'énergique et viril Don Pedro (**Davit Galstyan**), la sensibilité naturelle donc troublante de Doña Inès de Castro (**Maria Gutierrez**), vraie figure parfois évanescente et parfois d'une subtilité irréelle… l'infante toute d'or vêtue (**Juliette Thélin**), le bouffon en délire (**Takafumi Watanabé**).
Dans la fosse, le chef **Koen Koessels** dirige avec mordant, expressivité et âpreté l'Orchestre maison, offrant au Ballet du Capitole, un tremplin confortable, d'une fureur rentrée, aux éclats mesurés, vrai écrin à ce drame de la mort et du macabre. Superbe ballet contemporain.

_____

DVD, critique. Ballet : La Reine Morte (Kader Belarbi, chorégraphie d'après Montherlant) - Toulouse, Capitole, février 2015 – 1 dvd OPUS ARTE. **CLIC** de CLASSIQUENEWS de novembre 2018

Livre événement, critique. L'OPÉRA BASTILLE (éditions du Patrimoine, oct 2018)



Livre événement, critique. L'OPERA BASTILLE (éditions du Patrimoine, oct 2018). L'auteure **Christine Desmoulins** analyse ce qui fait la singularité du nouvel opéra, bâti selon le souhait du Président Mitterrand, et inauguré 114 ans après le premier complexe lyrique édifié par Garnier, le 13 juillet 1989. L'histoire de sa genèse, la formidable aventure qui a choisi au final l'architecte **Carlos Ott**. Aujourd'hui, le vaste bâtiment qui ouvre son volume sur la place de la Bastille par sa grande arche carrée fait toujours figure de vaisseau lyrique à l'avant garde des possibilités techniques. Le lecteur, photos et dessins d'architecte… à l'appui des textes, suit l'avancée et l'évolution du plan adopté ; les finitions quant à l'acoustique de la salle (avec son plafond traité comme une voilure mouvante, permettant au son de descendre et circuler vers les deux balcons et le parterre)… il se familiarise avec l'ingénierie permettant actuellement d'alterner plusieurs spectacles (jusqu'à 2 productions simultanées, sans compter le ballet) … autant d'atouts conçus à la fin des années 1980 et qui forcent l'admiration par la conception visionnaire.

Les abords du bâtiment, son ancrage dans le quartier ; la visite de ses vastes salles où sont conçus les décors peints, les costumes… tout cela renseigne parfaitement l'idée d'un bâtiment qui est fabuleuse machine créative, machine à rêver et à réenchanter…

L'entretien avec l'architecte CARLOS OTT, lauréat du Concours préalable et nommé finaliste en nove 1983 est très intéressant : il éclaire depuis les coulisses du chantier tout ce qu'a d'unique l'Opéra Bastille, vis à vis de ses concurrents européens, et aussi ce qu'il représente dans la carrière du concepteur, alors pilote d'un défi « historique ». Depuis, Ott

a édifié 7 autres maisons d'opéra dans le monde, s'inspirant toujours de Bastille, « synthèse » indémodable, insurpassable. La seconde partie de l'ouvrage, intitulée « **REGARDS** » (et qui donne aussi son nom à la collection de la publication), est composée de superbes photographies dont l'angle dévoile l'esthétisme très fouillée d'un bâtiment faussement froid et imposant, l'importance dans le plan d'ensemble des locaux techniques dévolus à la préparation in situ des productions lyriques : ateliers, salles de répétitions… Une dernière partie rend compte très succinctement des premiers spectacles majeurs : Les Troyens (Pizzi, 1990), La Flûte enchantée (Wilson, 1999), Russalka (Carsen, 2002), le Ballet Signes (Carlson, Debré, Aubry, 20104), Tristan und Isolde (Sellars / Viola, 2005), La Walkyrie (Krämer, 2010), Enfin, le prologue restitue Bastille dans son « contexte », grâce à une mise en regard d'autres opéras, bâtis au XIXè mais ayant bénéficié d'une extension moderne ou contemporaine emblématique d'un courant architectural qui inscrit les maisons lyriques dans une histoire de métamorphoses permanente : le Royal Opera House de Londres, La Scala de Milan, et au titre des dernières réalisations propres au XXIè : les opéras de Copenhague (2005) et d'Oslo (2008).

LIVRE, événement. Christine Desmoulins : L'OPERA BASTILLE (Collection « Regards », Editions du Patrimoine / parution : octobre 2018 – 70 pages – 12 € (prix indicatif). ISBN 978 2 7577 0631 2. CLIC de CLASSIQUENEWS

CD événement, premières impressions. BARTOLI / VIVALDI II (Decca)



CD événement, premières impressions. BARTOLI / VIVALDI II (1 cd Decca). Presque 20 ans après son premier opus événement dédié à Vivaldi (1999), la mezzo romaine Cecilia Bartoli revient à ses premières amours et déclare à nouveau sa flamme baroque pour le génie dramatique et lyrique d'Antonio Vivaldi. Annoncé le 23 novembre prochain, l'album a séduit manifestement notre équipe de rédacteurs qui ont déjà pu écouter le programme dans sa totalité… Il en ressort que la diva confirme son excellent tempérament dramatique chez celui qui peine à convaincre encore les directeurs d'opéras : bien rares sont à présent les opéras de Vivaldi ou les festivals qui « osent » programmer ses ouvrages lyriques. Une situation qui est difficile à expliquer sinon par le manque d'audace des programmateurs, et aussi le manque de chanteurs capables comme « La Bartoli » de réussir en virtuosité, comme en intonations ciselées. Car il ne suffit pas de savoir techniquement bien chanter… il faut encore exprimer et transmettre ce supplément d'âme qui confère à chaque aria, son épaisseur voire son mystère émotionnel. De toute évidence, même accompagnée par un continuo et un chef parfois trop durs ou trop lisses, Cecilia Bartoli, 30 ans après, affirme toujours une étonnante santé vivaldienne… En témoignent ces 3 airs qui selon notre rédacteur Lucas Irom, demeurent emblématiques d'un programme ambitieux, très demandeur vocalement… qui en compte 10. Voici en avant première, un extrait de la critique complète qui sera éditée le jour de la parution de **l'album BARTOLI / VIVLADI II**

:



… « D'emblée, en ouverture l'air agité du début de ce programme proclame sans fioritures ni hésitation la furià assumée de la partition, – cordes fouettées comme une crême liquide et souple ; voix très incarnée et engagée, laquelle a certes perdu de son élasticité comparée à 1999, avec des aigus parfois courts, mais dont l'économie des moyens (intelligence expressive) et la gestion de la ligne expressive architecturent le premier air de **Zanaida (Argippo** : « ***Selento ancora il fulmin***e ») avec un brio franc, naturel, contrasté et vivace, riche en vertiges et accents mordants dans la première section ; alanguis et murmurés dans la centrale, exprimant jusqu'à la hargne voire la frénésie hallucinée de cet appel à la vengeance. Plus loin, l'air de **Caio** d'**Ottone in Villa** (un ouvrage traversé par un souffle pastorale inédit) qui exprime la blessure d'un coeur trahi face à la cruauté de son aimée, est abordé avec une infinie tendresse, aux lignes amples et fluides ; la couleur vocale d'une torpeur triste mais ardente est idéalement soutenue, avec un éclairage intérieur qui renseigne tout à fait la douleur presque lacrymale du cœur en souffrance. Qui a dit que Vivaldi n'était que virtuosité mécanique ?

Parmi les arias les plus longs sélectionnés par Cecilia Bartoli, celui avec violon solo obligé, l'air de **Persée** : « ***Sovente il sole*** » (**Andromeda liberata**) demeure le clou de ce programme riche en contrastes et ferveur dramatique. La mezzo démontre sa maîtrise du cantabile rond et sombre, capable aussi d'une puissance émotionnelle inouïe, car Vivaldi, invente ici un chant traversé par le souffle de la nature, évoquant orage et tumulte mais aussi célébrant le mystère du

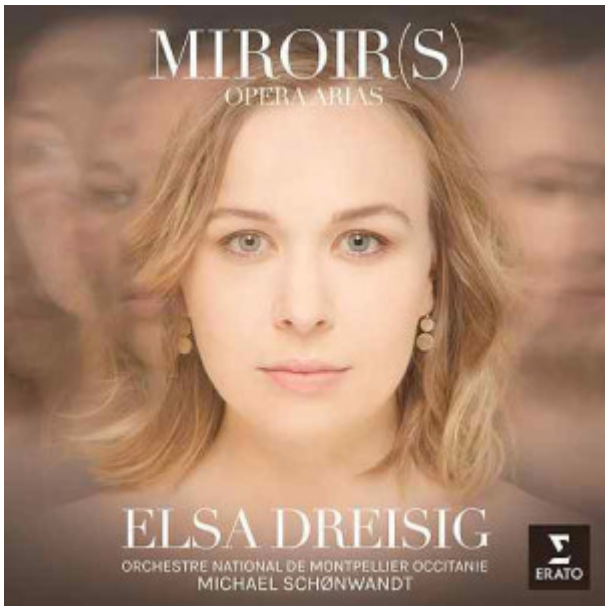
sublime naturel. Dans cette analogie entre le cœur qui désire et se passionne, et la contemplation de la nature changeante, miroitante, naît un sentiment déjà … romantique. La justesse de l'écriture vivaldienne, ses accents et mélodies proche du caractère à la fois contemplatif et tendre du texte, ont un impact singulier. D'autant que soucieuse de l'énoncé du verbe, dont elle fait une véritable poésie chantante, la diva éclaire chaque section de la partition avec une sensibilité là encore introspective qui convainc totalement.



Dommage à notre avis que les instrumentistes autour d'elle ne partagent pas telle vision de l'implication et des couleurs du sentiment. Seule réserve dans cette collection d'incarnations très réussies. Car ce que Bartoli sait exprimer est moins l'éclatante et mécanique technicité virtuose, que l'introspection d'un Vivaldi… préromantique ? Voilà qui ne manque pas de saveur…. » A suivre.

Prochaine critique complète le jour de la sortie de l'album le 23 novembre 2018.

CD, critique. MIROIR(S). ELSA DREISIG, soprano (1 cd ERATO).



CD, critique. MIROIR(S). ELSA DREISIG, soprano (1 cd ERATO). Déjà la prise de son est un modèle du genre récital lyrique : la voix de la soliste se détache idéalement sur le tapis orchestral, détaillé et enveloppant. Le programme de la soprano Pretty Yende enregistré chez SONY ne bénéficiait pas d'un tel geste orchestral ni d'une telle prise de son. Dans cet espace restitué avec finesse, la voix somptueuse de la jeune mezzo française affirme un beau tempérament, sensuel, épanoui, naturel, et aussi espiègle (sa Rosina qui l'avait révélé au Concours de Clermont Ferrand : voir notre entretien avec la jeune diva, alors non encore distingué par son prix Operalia 2016) : du chien, une finesse enjouée, et donc un talent belcantiste naturel. Sa comtesse, quoiqu'on en dise trouble malgré une couleur qui manque de profondeur, mais la justesse de l'intonation, le souci de la ligne, indique là aussi, aux côtés de la rossinienne, l'excellente mozartienne (plus évidente pour elle et son âge, évidemment Pamina). Pas encore trentenaire, la mezzo éblouit littéralement dans les héroïnes de l'opéra romantique français : Thaïs de Massenet, Marguerite du Faust de Gounod avec cette délicatesse articulée du verbe : la grande classe. Intéressant jeu de miroirs pour reprendre le titre du cd, ses Manons chez Massenet (déchirant et sobre « Adieu notre petite table ») et chez Puccini (couleur idéale du timbre). Nouvel effet d'échos pour sa Juliette : celle académique et ennuyeuse de Daniel Steibelt (mort en 1823), que l'on oubliera vite, quand celle de Gounod (scène du poison) transpire d'émotion tragique, de suavité mortifère, d'une évanescence poétique admirable.

La pièce de choix ou l'apothéose de ce récital quand même un brin ambitieux, reste la Salomé en français (validée par Strauss) lui-même : la candeur perverse, l'innocente obscène se délecte ici en une danse vocale autour de la tête coupée du Prophète Jokanaan (hallucinée, entre le théâtre et le monologue éperdu : « je la mordrai avec les dents… ») : pour une fois que nous avons là une interprète qui a et l'âge et la couleur et la technique du rôle, on dit : « brava ». Le résultat est sidérant car la juvénilité primitive, irradiante de cette adolescente malade éblouit littéralement dans la monstruosité de sa folie barbare. L'intelligence de la diction, la subtilité de l'émission, tout en sobriété sensuelle suscitent notre admiration. A suivre. **LIRE aussi notre présentation du cd MIROIR(S) de la mezzo soprano ELSA DREISIG**